

Transmission intergénérationnelle des traumatismes

Exposé dans le cadre de la « Table ronde pour les victimes de mesures de coercition à des fins d'assistance »

21 janvier 2015

Depuis 30 ans, ma pratique m'amène à m'occuper de personnes ayant subi un traumatisme et à me pencher sur la transmission de ce traumatisme. Mon intervention sera d'ordre théorique et c'est avec plaisir que je compléterai mes explications avec le concours de personnes directement concernées, de la première et de la deuxième génération, qui sont présentes aujourd'hui.

Mon exposé sur la transmission intergénérationnelle des traumatismes est divisé en trois parties :

1. Qu'est-ce qu'une relation ?
2. Qu'est-ce qu'un traumatisme ?
3. Comment un traumatisme se transmet-il et pourquoi ?

Il y a de cela des années, dans le cadre du projet du Fonds national sur les enfants placés de force, on m'a demandé de réaliser cinq interviews filmées de personnes concernées par cette question. J'ai reçu cinq adresses, avec pour mission de réaliser les entretiens selon un script préétabli. J'éclairerai parfois mes explications théoriques en recourant au contenu de ces entretiens, ainsi qu'à celui de mon travail en cabinet, dans le cadre duquel je m'occupe de fils et filles d'enfants placés de force et d'« enfants de la grand-route ». J'évoquerai en particulier le vécu de Lisa et de sa fille Yvonne, dont j'ai fait la connaissance dans le cadre du projet du Fonds national et qui sont les protagonistes de mon documentaire « Lisa et Yvonne », réalisé en 2011. Lisa est une ancienne enfant placée de force et Yvonne est sa fille. Au moment du reportage, Lisa avait 62 ans et Yvonne 36. Ce film met en évidence la transmission inconsciente et involontaire de la mère à sa fille du traumatisme qu'elle a vécu.

Par la suite, je citerai surtout des exemples d'enfants et d'adolescents placés dans des familles tierces et de leurs descendants, non dans le but d'exclure les autres – car les fondements d'un traumatisme, la négation du Moi, et leur transmission restent les mêmes – mais parce que j'ai beaucoup travaillé avec eux et sur eux, et que j'ai là de nombreux exemples à disposition.

Je vais commencer par parler de la « relation » et de ce qu'il faut comprendre ici, car c'est la condition pour identifier le traumatisme et le comprendre.

On entend par relation le lien dynamique entre deux personnes au moins qui, dans leur rapport, constituent l'une envers l'autre des sujets distincts. Chaque personne est un sujet et reconnaît l'Autre comme un sujet indépendant et comme « autre que moi ». Nous désignons cela comme une « dynamique intersubjective dans un espace intersubjectif », comme une dynamique entre au moins deux personnes qui se reconnaissent mutuellement comme des sujets. Qu'il s'agisse d'un grand-père et de son petit-fils ou du vendeur d'à côté et de moi-même, c'est pareil. La reconnaissance de l'Autre comme étant différent de moi est le fondement de ce que l'on appelle relation. C'est également le fondement de la croissance, du développement, de l'autonomie et de la confiance.

Pour les deux protagonistes, l'autonomie et l'expérience d'un Soi, d'un Moi et de leur signification ne peuvent s'exercer que dans un tel espace, un espace intersubjectif. Cette loi fondamentale de la relation peut être transposée telle quelle au plan sociétal.

Lorsque cette structure relationnelle est délaissée au profit d'un décalage hiérarchique, on parle de « relation sujet-objet ». Un sujet s'octroie la domination sur un autre sujet, qui se retrouve en situation de soumission, dans la position de l'objet. Ce Moi est ainsi privé de son autonomie, dénigré, dépossédé et humilié, un processus qui peut aller jusqu'à l'annihilation psychique.

Que cela se joue par le biais d'une dictature ou d'un dogme idéologique, dans le cadre d'une relation de couple, entre parents et enfants ou au plan politique et social ne fait aucune différence. La domination implique la soumission, et avec elle la négation du Moi et sa dissolution. Et c'est là que se situe le traumatisme. L'Autre n'existe plus en tant que Moi, il n'existe plus dans sa différence, en tant qu'Autre, en tant que sujet reconnu, il n'existe plus qu'en tant qu'objet instrumentalisé au service du dominant.

Alors comment ce Moi nié rencontre ses enfants, comment cette impuissance et ce désespoir sont transmis inconsciemment et involontairement, c'est ce que je vais exposer maintenant.

Et nous en sommes maintenant au point 2 :

« Le traumatisme est une souffrance psychique extrême, fruit d'une réaction normale à une situation extraordinairement anormale dans l'environnement extérieur. Le traumatisme s'accompagne d'une peur extrême et du sentiment de mourir. »¹

J'aimerais encore une fois souligner ici qu'en dépit d'un comportement en apparence correct de l'environnement extérieur, une violence est exercée. Derrière tout traumatisme, on trouve ce contexte de domination et de violence que je viens d'évoquer : la toute-puissance de l'un conduit à l'impuissance de l'autre, elle exige même la mise à genoux de l'autre sujet, son abdication totale. Cette impuissance absolue renvoie au dominant sa grandeur et sa toute-puissance.

Toute stigmatisation, qu'il s'agisse d'étrangers, de juifs, de pauvres ou d'enfants et d'adolescents placés de force, repose sur la revendication d'une toute-puissance sur l'autre sujet, ou sur les autres sujets, qui exclut toujours et qui est toujours violente.

L'élément décisif ici, c'est la privation de sa propre valeur. Ne plus avoir droit à un Moi, être privé d'humanité. Cette dé-valorisation renvoie nécessairement à la soumission. Lisa, la protagoniste du documentaire, dit à ce sujet : « Je me suis longtemps contentée de fonctionner. Longtemps, même lorsque je suis devenue adulte et que j'ai eu un travail, je ne faisais qu'obéir et fonctionner. »

L'impossibilité de s'en sortir est inhérente à tout contexte de violence. La personne qui subit la violence n'a aucune échappatoire possible. Personne n'est là, et il n'y a nulle part où aller pour ce Moi.

Et dans le cas d'enfants et d'adolescents justement, la complicité de tous ceux qui ne se sont pas opposés à ce crime, qui y ont même participé, accentue leur désarroi et leur solitude, les rendant insoutenables. Cette complicité qui est la nôtre, nous pouvons tenter de la renverser : un traumatisme devient plus soutenable et peut être transformé, c'est-à-dire intégré, lorsque l'insupportable est reconnu et nommé, lorsque la personne qui l'a subi expérimente dans la

relation le sentiment d'être soutenue. Le fait de partager le fardeau de la victime, de le « porter avec » elle, la confirme dans sa non-culpabilité et rend supportable ce qui a été vécu.

L'impossibilité de s'en sortir est d'autant plus brutale pour l'enfant placé qu'il est dépendant. Dépendant de l'affection de ses parents, de leurs bons soins et de leur reconnaissance en tant que Moi. Il n'y a plus personne pour assurer ces fonctions. Ce qui le conduit à l'impuissance.

Son Moi n'est pas encore bien assuré, il est en construction. Et c'est ainsi que cet enfant, privé de sa reconnaissance en tant que sujet, développe un sentiment de culpabilité, le sentiment qu'il ne méritait pas mieux, qu'il ne vaut vraiment rien. Que c'est par sa faute si on s'est débarrassé de lui et que s'il en était allé autrement, on l'aurait gardé et il aurait aussi été mieux traité par les adultes. Pour ne pas « devenir fou », pour échapper à l'impuissance totale, la psyché dispose de mécanismes de défense. L'un de ces mécanismes consiste pour l'enfant à justifier les actions de l'agresseur. J'utiliserai depuis ici le terme d'agresseur pour désigner la personne qui exerce sur une autre personne une violence sous quelque forme que ce soit.

En donnant raison à son agresseur, de par le sentiment de culpabilité qui s'ensuit et l'espoir qui l'accompagne, il se donne l'illusion de garder dans une certaine mesure la tête hors de l'eau et de rester en vie : « Je ferai mieux la prochaine fois, c'est de ma faute, je vais m'améliorer et alors ils me reprendront à la maison, je ne serai plus battu, plus moqué, plus humilié ».

Je vais expliquer cela en détail et y reviendrai également plus tard, car de nombreux anciens enfants et adolescents placés ont conservé jusqu'aujourd'hui cette « identification à l'agresseur », comme on appelle ce mécanisme de défense. Sans connaître ce processus, et sans connaître d'autre solution. Cette « identification à l'agresseur » induit des comportements qui nous paraissent souvent bizarres, incompréhensibles, réfractaires, voire agressifs, dont nous devons tenir compte et que nous devons nous efforcer de déchiffrer, car ils ont permis la survie émotionnelle dans l'enfance.

Un autre avantage de cette « identification à l'agresseur » est la soumission : l'enfant essaie de « s'améliorer ». Il dispose ainsi d'une protection, certes limitée, mais d'une protection quand même contre d'autres atteintes : l'agresseur pourrait récompenser cela, peut-être même par de l'attention. Lorsque Lisa, placée de 1958 à 1963, dit d'elle-même « Que voulez-vous, je suis bête », cela l'oblige à ne pas se montrer intelligente. C'est un acte d'adaptation, car sans celui-ci, elle aurait eu droit à davantage de raclées et d'humiliations. Le fait qu'elle ait intégré le fait d'« être bête » nous montre que les humiliations subies étaient violentes, permanentes, inévitables, et qu'elles ont duré longtemps.

Et c'est dans ce terreau de violence, dans cet espace sans issue d'impuissance et d'absence absolue de perspectives, que s'épanouissent les autres crimes : sévices, coups, humiliations et actes de violence de toute nature, y compris sexuelle. Comme la méchanceté n'a pas de limites, rien n'est épargné à ces enfants.

La privation du Moi, la négation et la destruction de ces enfants, de ces adolescents et de ces jeunes adultes en tant que sujets, la solitude qui s'ensuit, tout cela conduit à ce que nous appelons un traumatisme.

Dans le cas des enfants placés, l'impossibilité de se réunir en groupe de personnes vivant les mêmes choses est une circonstance aggravante. Il n'y avait

personne avec qui tisser des liens de solidarité. Dans les foyers pour enfants, une telle solidarité était ici ou là envisageable tout en étant peu pratiquée, mais la présence d'autres enfants dans la même situation constituait une très légère consolation et atténuait un tout petit peu leur détresse.

Le trauma est une blessure psychique comparable à une voie d'eau pour un navire. Le terme est emprunté du grec et désigne à l'origine un trou, par exemple dans la coque d'un bateau, ou une blessure. Traduit dans la terminologie psychanalytique, ce trou, cette blessure, signifie la « destruction du tissu social. Les relations humaines sont sapées, minées, voire anéanties, dans leurs fondements mêmes. »²

Et cela équivaut à la destruction du Moi. Nous ne devons pas nous laisser obnubiler par les coups et les violences, ils sont l'arbre qui cache la forêt.

N'oublions pas tout ce qui a été englouti par le silence : le rejet en tant qu'humain, en tant que Moi, la négation du droit humain fondamental à une identité sans laquelle aucun développement n'est possible, et la destruction de la confiance dans les relations, relations qui présupposent la reconnaissance de l'Autre comme sujet.

Le mutisme est la zone de protection centrale de tout traumatisme. Se taire, c'est ne plus avoir les mots pour dire ce qui a été vécu, d'une part parce que c'était insupportable, et d'autre part parce qu'il n'y avait pas d'oreille pour écouter.

« C'est ainsi que s'installe une culture du silence qui isole encore davantage ces personnes, qui accentue toujours plus leur solitude, et donc leur inaptitude au conflit et leur difficulté, voire leur incapacité à se protéger. »³

L'impuissance et la peur sont inhérentes au silence.

Aujourd'hui, nous avons la possibilité de rompre ce silence en ouvrant l'espace et la relation à la colère et à la haine et au dégoût et au désespoir – nous sommes loin de sentiments épurés – à tous ces sentiments que ceux et celles qui ont vécu cette violence-là ont été contraints d'étouffer et de dissocier dans le silence et la solitude.

Le trou dans la coque, c'est l'impuissance, une impuissance contre laquelle les victimes continuent encore et toujours à lutter. Elles écopent et écopent encore, dans la crainte de sombrer, dans la solitude de cette tâche et dans l'urgence d'en venir à bout.

« Croire que le traumatisme est réglé lorsque la situation traumatisante prend fin, c'est faire fausse route. La destruction structurelle de la confiance dans la relation est toujours là et la problématique devient intergénérationnelle. »⁴

La brèche dans la coque ne saurait être colmatée par de l'argent, par notre sollicitude ou par notre pitié. Le processus de guérison ne peut être amorcé que si nous sommes prêts à nous laisser toucher et « si nous avons foi en le fait que ces hommes et ces femmes victimes de violences sont dignes de confiance. »⁵

C'est ce qui leur permet de lutter contre ces sentiments d'impuissance et d'insuffisance qui minent pendant si longtemps leur quotidien : ils expérimentent le sentiment d'être soutenu, individuellement et en tant que groupe, dans l'espace relationnel intersubjectif. Un traumatisme ne peut être effacé, mais il est possible de faire cesser la répétition des sentiments d'impuissance, de peur et de désespoir en accordant aux hommes et aux femmes qui ont vécu ces violences le droit à la reconnaissance de leur anéantissement.

Si nous ouvrons cet espace, la répétition s'arrête, comme s'arrête la transmission de ces sentiments à la génération qui suit immédiatement, puis encore aux générations suivantes.

Lorsque le trou dans la coque n'oblige plus à un exercice permanent de survie et ne relègue plus toutes les autres fonctions dans l'ombre, le bateau peut héberger

d'autres générations dont la croissance ne sera pas menacée par la même peur panique d'un naufrage imminent.

Un enfant (je parle ici de la deuxième génération) qui naît sur ce bateau prêt à sombrer va d'abord aider ses parents à colmater la brèche dans la coque. Il va même endosser la responsabilité de ce bateau pour décharger ses parents. Quand il va ensuite constater, avec le temps, qu'il n'arrive pas à réparer la coque, il va ensuite s'efforcer de rassurer ses parents et va développer des fonctions parentales vis-à-vis de ses parents. Nous appelons ce processus la « parentification ». L'enfant va tenter de stabiliser ses parents traumatisés parce que pour lui, ils sont les seuls garants de sa propre survie. Cet enfant devient dès lors le garant de la survie des parents, il devient lui-même le canot de sauvetage, pour les sauver et les décharger. C'est ainsi que Madame Werner (nom d'emprunt), au moment où sa fille déménage dans une ville relativement éloignée pour ses études, va retomber dans ses anciennes peurs, retrouver son impuissance et se laisser envahir par un sentiment de panique ; et de son côté, sa fille va avoir mauvaise conscience de ne plus être disponible pour sa mère, dans son rôle de canot de sauvetage.

Désormais, pour cette fille, entretenir une relation amoureuse, ce sera endosser la responsabilité de l'être aimé et devoir devenir « parents », et non partenaire. La fille apprend aussi dans ce bateau à décharger sa mère d'elle-même en tant qu'enfant dans son état d'enfance, pour la stabiliser ou, autrement dit, pour ne pas la déstabiliser. Nombreux sont les enfants des anciens enfants et adolescents placés à passer par ce processus d'adaptation. Yvonne dit à ce propos : « Je devais toujours être heureuse, car si j'avais dû aller mal, ma mère se serait effondrée. Je le savais. »

Ces enfants ne vont pas pouvoir se balancer dans leur bateau et se croire en sécurité, s'intéresser à d'autres bateaux et s'intéresser à d'autres personnes dans d'autres bateaux. Yvonne raconte ce qui suit : « Enfant, j'ai ressenti très longtemps une très grande peur d'aller me coucher le soir et de ne pas savoir de quoi sera fait demain. De ne pas savoir si demain, tout sera encore comme aujourd'hui. Ça me désespérait et je me sentais seule. »

Mais j'anticipe un peu.

J'en viens maintenant aux mécanismes de survie de la première génération. C'est important de les connaître et de les comprendre, car c'est leur contenu qui passe inconsciemment et involontairement à la génération suivante s'il est tu et ne fait pas l'objet d'un travail de transformation.

Les mécanismes centraux de survie de ces enfants, de ces adolescents et de ces jeunes adultes de la première génération sont : « adaptation, soumission et dissociation. »⁶

L'adaptation et la soumission sont des stratégies raisonnables dont ils ont pu se servir consciemment et inconsciemment, l'expérience ayant montré que toute autre attitude, de rébellion par exemple, avait pour effet de générer encore plus d'actes de violence. En psychothérapie analytique, nous considérons la capacité à développer un mécanisme de défense tel que l'adaptation ou la soumission comme une prouesse du Moi, puisqu'elle ne garantit rien de moins que la survie. La dissociation, le troisième mécanisme de défense, est une dissociation des sentiments, lorsque ceux-ci deviennent psychiquement insupportables et dangereux. Ils peuvent être dissociés jusqu'à ne plus être ressentis et jusqu'à être oubliés. Ils sont relégués dans l'inconscient où ils sont conservés.

La possibilité de faire appel de manière inconsciente à ce mécanisme de la dissociation est lui aussi reconnu en psychanalyse comme un tour de force

créatif, car il permet de survivre émotionnellement et de ne pas mourir de désespoir et de ne pas devenir fou.

A neuf ans, Lisa a tenté de s'échapper. Elle s'est cachée pendant des heures dans le cabanon de jardin. Je la cite : « Lorsque je me suis enfuie, ils ne m'ont absolument pas cherchée. Que je sois là ou pas, ça leur était égal. A ce moment-là, quelque chose s'est comme fermé en moi ». Et un peu plus tard, dans un autre contexte : « Je ne réalisais tout simplement pas que j'existais. Je n'avais plus de sentiments, je suppose. Je suis émotionnellement handicapée. » C'est ça, la dissociation.

L'enfant abandonne son âme sur le bord du chemin.

Lorsqu'on les ignore et qu'on ne les assimile pas, les contenus de ces mécanismes de défense se transmettent à la génération suivante. En même temps, l'âge venant, la première génération a de moins en moins la force de maintenir ces mécanismes.

Le problème va donc en s'accroissant pour les deux générations : avec le temps, les personnes directement touchées développent souvent des comportements étranges, nous les comprenons de moins en moins et relâchons nos efforts pour les décoder.

Lorsque ce mécanisme de protection contre l'insupportable s'affaiblit et vacille, le risque d'une psychose ou d'une pathologie similaire s'accroît.

Le plus souvent, il revient alors à nouveau à la deuxième génération d'intervenir et de servir au pied levé de canot de sauvetage.

Le rempart de défense d'une femme dont je m'occupe, une ancienne enfant placée en foyer, commence lentement à céder et laisse apparaître une paranoïa. Elle se sent de plus en plus poursuivie et menacée par quelque chose d'extérieur. Cette peur continue restreint toujours plus son champ de vie et accélère son retrait.

Choisir l'agression comme défense est hors de sa portée. La place de l'agression est occupée par les auteurs des violences qu'elle a subies : elle ne connaît l'agression qu'en tant que violence. Elle ne la connaît pas en tant que possibilité de se défendre et de pouvoir se battre pour son Moi et de s'autoriser à le faire. Sa conception de l'agression, de cette agression que nous nommons l'« agression au service du Moi », l'agression par laquelle nous nous défendons, nous nous imposons et nous apprenons à dire « non », lui barre irrémédiablement l'accès à cette fonction de survie.

Sans cette « agression au service du Moi », elle ne saura pas non plus tirer parti de l'aide financière immédiate du fonds créé à cet effet, une aide dont elle a pourtant si urgemment besoin. Elle ne peut pas se battre pour elle-même, elle ne peut pas recourir à cette « agression au service du Moi ». Et de ce fait, voilà comment les choses vont se passer pour la plupart : le sentiment de dévalorisation est tel qu'il domine l'impression d'avoir droit à de l'argent. Nous devons en prendre conscience et tenter d'en tenir compte.

Voilà pour les mécanismes de défense et de survie de la première génération. Ils permettent aux hommes et aux femmes avec ce vécu difficile de survivre émotionnellement, de continuer à vivre et de continuer à fonctionner. Il convient donc dans tous les cas de les saluer pour cela.

Si ces ressentis refoulés et dissociés ne font pas l'objet d'un travail de transformation et restent tus, ils se manifestent à la deuxième génération, et si là encore aucun espace intersubjectif de reconnaissance n'est offert, ils passent à la troisième génération.

Et nous en arrivons au dernier point : Comment un traumatisme se transmet-il et pourquoi ?

Après avoir déjà levé un coin du voile un peu plus tôt, je vais maintenant expliquer les autres mécanismes de transmission.

Lorsque la première génération n'assimile pas les conséquences des traumatismes exposées précédemment et les passe sous silence, celles-ci vont par la suite « faire obstacle à la perception parentale de l'enfant dans son essence et dans ses besoins. »⁷ N'ayant pas été reconnue dans ses propres besoins, une personne ayant vécu un tel traumatisme n'a pas pu développer l'instance intérieure qui pourrait sinon entrer en action dans la relation avec son enfant. Elle n'a donc pas les moyens de ressentir de l'empathie pour cet enfant, d'interagir affectivement de manière adéquate avec lui et « d'être pour lui un sujet bon et protecteur ». ⁸ Au lieu de cela, voilà que surgit le « besoin parental, accompagné de sentiments de colère impuissante, de désespoir, de dégoût, de peur et de vide. »⁹

Elle n'a pas la réponse à ce petit être vivant et à ses demandes. Elle se sent menacée par lui, dépassée à tous égards, de l'intérieur et de l'extérieur. Elle voudrait l'aimer, mais elle ne sait pas. Elle voudrait le choyer, mais elle ne sait pas non plus. Face à ce nourrisson, elle est confrontée à son propre traumatisme et ce sentiment de désespoir l'envahit à nouveau. Elle ne connaît pas l'espace intersubjectif. Elle connaît le dénigrement et le rejet, la dévalorisation et la violence. Et ça, elle ne veut en aucun cas le lui faire subir ou le lui transmettre. Lisa dit à sa fille : « Tu étais tout pour moi en ce monde, mais t'aimer, je ne pouvais pas. Je ne connais pas ce sentiment. » Sa fille Yvonne dit à ce propos : « Je crois que ma mère a un cœur amputé. »

Le nourrisson, le petit enfant, sombre lui aussi dans cette détresse, ce désespoir, ce sentiment de séparation, cette solitude et ce désarroi, comme cette mère ou ce père ; il est submergé par les mêmes angoisses et le même sentiment d'impuissance.

« Ainsi transmettent-ils involontairement à leurs enfants ce sentiment d'impuissance qui est au cœur de leur propre traumatisme. Même lorsque ce manque d'empathie n'est pas perceptible de l'extérieur, répété sur la durée, il a un effet traumatisant. »¹⁰

A ce propos, je voudrais vous montrer un film de deux minutes. C'est l'enregistrement vidéo de l'expérience « Still face », le visage impassible. Durant la première minute, cette mère et son bébé jouent et communiquent. Puis la mère se tourne pendant un instant et au cours de la minute qui suit, elle offre à son bébé un visage impassible et ne répond plus à ses sollicitations. Par la suite, je parlerai davantage des mères par référence à cette expérience et aussi parce que dans notre culture, la mère est la principale personne de référence pour l'enfant. Loin de moi l'idée d'exclure les pères et les autres référents.

<https://www.youtube.com/watch?v=apzXGEbZht0>

C'est impressionnant comme le bébé met tout en œuvre pour entrer à nouveau en communication avec sa mère, pour qu'elle le remarque. Sans cette prise en compte, l'enfant n'est rien. La construction de son Moi dépend de cette considération, de cette reconnaissance en tant que sujet.

L'impassibilité de la mère plonge l'enfant dans le désespoir. Il devient impuissant, car il n'arrive plus à entrer en relation avec elle.

Il n'est plus pris en compte et vit une véritable détresse existentielle.

Nous connaissons cela chez de nombreux enfants placés en milieu extra-familial, qui ne cessent de chercher à créer un lien avec les animaux et avec Dieu. Ils se

créent ainsi une niche de protection qui leur évite de sombrer corps et âme dans le désespoir et l'impuissance.

Face au visage et à l'attitude figés d'une mère traumatisée, non feints comme dans l'expérience filmée, une mère envahie par sa propre impuissance face à son enfant, dépassée et menacée, une mère qui revit son traumatisme, face à elle, l'enfant va connaître la détresse et le désespoir, et sa mère ne saura ni l'apaiser, ni le consoler. Elle ne sait pas comment ça marche, elle ne l'a jamais expérimenté. Elle ne sait déjà pas comment s'apaiser elle-même. Tous deux connaissent alors la même angoisse, la même panique, la même impuissance et le même désespoir.

Lorsque cette mère, en plus de l'attitude de silence, de raidissement et d'impuissance déjà évoquée, se met dans des états nettement moins tranquilles, qu'elle connaît « des accès de confusion, de panique et d'absorption intérieure », de colère, le nourrisson ou le petit enfant ne parvient pas à catégoriser ces manifestations et il ne peut pas les comprendre.¹¹ A ce moment-là, la mère est « émotionnellement hors de portée »¹². Et ça, pour l'enfant, c'est extrêmement effrayant. Il va alors entrer dans la même panique, la même angoisse et la même impuissance désespérée que sa mère.

Je vous ai déjà décrit le mécanisme de défense de la dissociation. Les sentiments qui sont insupportables et non assimilables pour l'esprit de la personne traumatisée vont être dissociés. Ce processus permet la survie émotionnelle. Au plan physique, nous connaissons la perte de connaissance qui survient lorsque la douleur n'est pas supportable. La dissociation est un phénomène comparable qui intervient au plan psychique, c'est une forme de « perte de connaissance ». Le contenu dissocié va ensuite se manifester à la génération suivante.

Mme Meier (nom d'emprunt) enseigne à sa fille l'adaptation et la soumission, conformément à l'expérience positive qu'elle en a. Lorsque rien ne bouge dans le bateau, cela permet aussi d'éviter le naufrage.

Sa fille entre en période de puberté et se rebelle contre cette stratégie. Elle n'en peut plus de l'adaptation et de la soumission. Sa mère vit cette rébellion comme un rejet. Elle a le sentiment que sa fille se détourne d'elle, ce qui la replonge dans un gouffre d'impuissance et d'abandon. L'éveil au monde de sa fille marque pour cette mère son propre anéantissement, dans le souvenir inconscient de son propre abandon, enfant, lorsqu'elle a été placée, et dans le souvenir inconscient de son propre éveil, à la puberté, anéanti par une instrumentalisation au service des autres.

Et c'est aussi la répétition de la détresse, celle de ne pas pouvoir répondre au détachement de sa fille dans le cadre d'une relation intersubjective telle que je l'ai décrite au début, où le fait de se séparer et de tracer son propre chemin ne signifierait pas la destruction de l'autre, n'induirait pas la solitude et le désarroi. Une relation qu'elle ne connaît pas. Ainsi, le détachement naturel de la fille les place toutes deux dans une situation tragique : il replonge la mère dans ses sentiments d'impuissance, d'anéantissement, de dévalorisation et de solitude. Pour la fille, les conséquences de ce détachement seront engrammées de la manière suivante : si je vais mon propre chemin, je laisse ma mère esseulée et malheureuse. Je la laisse tomber.

Après avoir été violentées, ces jeunes filles, jeunes femmes puis mères de la première génération ont longtemps passé ces faits sous silence, par honte. Et elles continuent de les taire. « Mais ces violences, comme autant de messages non dits, sont perçues très clairement par la génération suivante sous forme d'angoisses et d'attaques de panique, ainsi que de manifestations d'ordre affectif

et de complexes physiques ». ¹³Ces enfants « ressentent souvent un manque de proximité et de sécurité affective, une pudeur extrême et un rejet marqué de leur propre corps et de toute forme de sensualité. » ¹⁴

Lorsqu'Yvonne avait 20 ans et que sa mère lui a raconté ce par quoi elle était passée, Yvonne s'est exclamée : « Mais c'est de viols, dont tu parles ! ». C'est à ce moment-là seulement que Lisa a pris conscience de ce qui lui avait été fait. Elle était parvenue, par sa capacité à dissocier l'insupportable, à le surmonter émotionnellement. Ce processus met en évidence une autre forme de protection psychique : un acte de violence peut être décodé en tant que tel « après-coup », lorsque la confiance devient possible dans la relation et que la prise de conscience de cet acte n'induit pas à nouveau anéantissement et dissociation des sentiments.

Nous devons urgemment tenir compte de cela pour l'intégration psychologique des événements : il faut amener de la confiance dans la relation, or bâtir cette confiance prend du temps.

Et pour en finir avec la peur extrême, avec l'impuissance et avec le désespoir, pour en finir avec la transmission aux générations suivantes, il faut de l'espace interpersonnel, intersubjectif : tous ces sentiments doivent faire partir d'une relation vivante.

Ce qui s'est passé doit pouvoir être mis en mots, et le conflit doit être ramené « de l'intrapsychique », c'est-à-dire de la psyché de la victime, « de cet exil intérieur, vers ce qui est sa vraie place : au cœur de la société, au cœur d'un processus social. » ¹⁵ Le respect et la compréhension, à condition que celle-ci ne s'épuise pas dans une lutte contre des symptômes, constituent un espace intersubjectif dans lequel il est possible de faire face à la destruction. Pour les deux générations.

Lorsque ce défi est relevé, il n'y a plus rien à transmettre à la génération suivante.

« Si la deuxième génération ne parvient pas à résoudre les problèmes qui lui sont présentés, si elle les nie ou qu'elle les tait, si les ressentis traumatisants non transformés ne sont pas assimilés et intégrés dans le cadre d'un travail de deuil, alors la troisième génération ne sera pas épargnée. » ¹⁶

La dimension relationnelle est ce qui compte le plus, plus que l'argent. La reconnaissance de l'anéantissement subi et avec elle la confirmation du droit à la tristesse, à la colère, à la douleur et au désespoir, n'est possible que dans l'espace intersubjectif de la confiance. « Nous devons être là, lorsqu'ils se mettent à parler. » ¹⁷ Et aussi lorsque la deuxième génération prend la parole. Celle-ci est à la fois la copie psychique et la porte-parole de la première.

Les anciens enfants placés de force que j'ai interviewés dans le cadre du projet du Fonds national ont tous pleuré. Non pas lorsqu'ils faisaient le récit des coups reçus, de la faim ou des humiliations, mais lorsqu'ils évoquaient les moments où quelqu'un s'était engagé pour eux, même par un petit geste, les moments où ils ont perçu, dans un espace infime, la reconnaissance du Moi.

« La première génération, tout comme la deuxième génération, n'a pas d'histoire, pas d'importance. Pas de rôle dans la société. Les victimes ne sont pas des sujets politiques. Elles ne sont de nulle part. La société doit entrer en relation avec elles, avec cette non-valeur, avec ce non-lieu. Elle doit créer ce lieu, reconnaître leur importance en reconnaissant leur destruction, une destruction qu'elle a elle-même provoquée. » ¹⁸ C'est alors que les adoptés de force, les stérilisés de force, les victimes d'internement administratif, les gens du voyage, les enfants placés en foyer et les enfants victimes de placement extra-familial pourront dire : « NOUS faisons partie de cette histoire. » ¹⁹ Ils auront un

lieu et pourront ainsi exister. Ils obtiendront cette reconnaissance à laquelle ils ont dû renoncer toute leur vie. Ils auront enfin une histoire.

Le travail d'assimilation historique aussi bien que psychologique – à mon avis tout aussi important – au sens évoqué précédemment, est la clé de la guérison de la première comme de la deuxième génération, de l'interruption de la transmission et d'un processus de démocratisation vivant et responsable dont nous sommes tous partie prenante »²⁰ – tous, y compris les victimes, car la démocratie ne saurait exclure quiconque.

« C'est ainsi que se crée l'espace nécessaire pour le processus social de remémoration, pour la confrontation avec le passé et, enfin, pour l'aménagement d'un avenir commun. »²¹

Le traumatisme est un processus dont la compréhension passe par un travail de transformation et d'intégration de même nature : il faut du temps, beaucoup de temps, pour retrouver la confiance et « faire revenir l'âme ». Lisa dit à la fin du film : « Mon âme se rapproche chaque jour un peu plus de moi ».

La souffrance ne peut être ni privatisée, ni hiérarchisée. Un Moi cassé est et reste un Moi cassé. Nous devons être conscients du fait qu'évaluer la souffrance, c'est la dévaluer, et donc mépriser les personnes qui la vivent.

Personne ne peut s'opposer à la transmission d'expériences non assimilées. Même si nous souhaitons que les « carences » des parents ne se reproduisent pas, elles passeront inévitablement à la génération suivante. Seul le travail d'assimilation permet de stopper la transmission.

En tenant compte de tout cela, nous ouvrons l'espace dont j'ai parlé, l'espace de la relation entre sujets et de leur reconnaissance mutuelle. Et nous permettons la réconciliation.

Jeannette Fischer
Psychanalyste

¹ Becker David, Die Erfindung des Traumas – verflochtene Geschichten, edition Freitag 2006

² Ibid.

³ Ibid.

⁴ Ibid.

⁵ Ibid.

⁶ Ibid.

⁷ Moré Angela, Die unbewusste Weitergabe von Traumata und Schuldverstrickungen an nachfolgende Generationen, Journal für Psychologie Jg.21 (2013)

⁸ Ibid.

⁹ Ibid.

¹⁰ Ibid.

¹¹ Ibid.

¹² Ibid.

¹³ Ibid.

¹⁴ Ibid.

¹⁵ Becker David, Die Erfindung des Traumas – verflochtene Geschichten, edition Freitag 2006

¹⁶ Moré Angela, Die unbewusste Weitergabe von Traumata und Schuldverstrickungen an nachfolgende Generationen, Journal für Psychologie Jg.21 (2013)

¹⁷ Becker David, Die Erfindung des Traumas – verflochtene Geschichten, edition Freitag 2006

¹⁸ Je remercie Katrin Meyer (Université de Bâle) pour cette citation.

¹⁹ Ibid.

²⁰ Becker David, Die Erfindung des Traumas – verflochtene Geschichten, edition Freitag 2006

²¹ Ibid.